

Sacha Goldberger

Mamika

« Difficile d'imaginer Mamika vautrée toute la journée devant la télé... »

En 2006, pourtant elle traverse une grosse déprime. Pour lui rendre son sourire, j'ai eu l'idée de réaliser une série de portraits d'elle.

La voilà à 91 ans, trash et rebelle, nouvelle star sur Facebook et héroïne d'un livre hilarant et touchant.

Plus les gens vieillissent, plus ils se tassent et deviennent petits. Dans le cas de ma grand-mère Mamika, c'est le contraire. »

Nous avons quitté Mamika en 2007, elle repassait son chien et téléphonait avec une banane... c'était le début d'une histoire photographique écrite avec son petit-fils Sacha, une fresque drôle pour dire que l'on peut vieillir en humour et tendresse. Nous l'avions exposée au Minotaure, Sacha venait de remporter le Prix « Paroles Photographiques. »

Cette grande tendresse pour sa grand-mère qui transparait au travers des photographies de Sacha est aussi chargée d'admiration.

« J'étais à Bilbao en septembre dernier au festival de Getoxho. Pour l'occasion, ils avaient imprimé certaines images de Super Mamika sur des formats de plus de trois mètres de haut, jusque là je ne m'étais jamais rendu compte à quel point je me sentais petit devant cette grande dame » Mais l'amour qui lie cette dame un brin fantasque à son petit-fils est tout aussi grand, allez donc faire un tour sur son blog derrière une phrase caustique vous trouverez ce qui unit ces deux là ! « La grand-mère de ce petit con de Sacha. Allez voir son profil, il est formidable... c'est normal, c'est mon petit-fils, (maintenant que j'ai parlé de ta page, on peut aller dîner?)... il n'est pas étonnant non plus que Mamika soit la vedette du site internet de Sacha.



Sacha a grandi dans un univers où les femmes nourrissaient son imagination de récits et aujourd'hui ces deux impertinents sales gosses nous réjouissent de situations cocasses, qui néanmoins pose la question de l'immortalité que chaque petit enfant souhaite pour sa Super Mamika...

« Petit, j'aimais que l'on me raconte des histoires. Inlassablement chaque soir je demandais à ma mère d'inventer de nouveaux récits. A court d'idées, ma mère a fini par me pousser à imaginer les histoires qu'elle devait me raconter. Je n'ai jamais cessé d'en inventer.

Tout l'objet de ce travail avec ma grand-mère était de passer du temps avec elle et d'essayer de la rendre immortelle... je crois que c'est réussi. Nous sommes tous des grands parents potentiels ne l'oublions pas... »

Et comme le rire est salvateur, qu'entendre des éclats de rires dans la rue est un véritable bonheur, j'ai demandé à Sacha et Mamika de venir nous rejoindre cette année dans le quartier Rochambeau...

Odile Andrieu

Écuries Nord - Quartier Rochambeau

Exposition extérieure

Du 23 juin au 16 septembre

Laurent Villeret - Dolce Vita

Les Héliotropes

Pour lui, il y a l'Inde en 2002 et les premiers transferts dans un carnet de voyages.

Une fois la technique apprivoisée, l'écriture s'est affinée au fil des voyages, du désert mauritanien aux métropoles chinoises. Dans le dernier opus "Tehuantepec", sur la route mexicaine entre deux océans, la pratique s'est révélée, définitivement liée à ses errances.

Peu importe, cela aurait pu être une montagne d'Ouzbekistan, une ville turque ou un haut plateau d'Ethiopie. Ici, seule compte la géographie du photographe.

Le photographe qui, justement, conscient des pièges à éviter, ne se laisse pas aller à l'accumulation des souvenirs. Le rythme contraint de la technique choisie lui permet de faire ce choix-là. Il estompe les repères du temps et de l'espace. C'est peut-être à cet instant qu'intervient la décision du regardeur et l'envie folle de capter l'évanescence des choses, une sensation, un moment particulier, indéfinissable autrement que par ce procédé.

Le paysage mis en image se veut sensible et mental. Il y a la grâce du hasard, une transfiguration de l'image, ou rien. Il y a la perte toujours possible, qui prend tout son sens, et le choix difficile mais sans concession du photographe.

Chaque épreuve unique est vécue comme une décision importante.

Il y a l'humanité du photographe, son erreur éventuelle, un mauvais choix et pourtant, il n'y a pas de retour possible. Chaque coup joué en est un nouveau et le résultat est inégalable.

Et la fin ?

Car il y a une fin prévue à cette histoire. Par la force des choses, le dernier Polaroid transféré marquera le point final de l'aventure. Lié, dépendant, mais sans amertume, le récit du photographe aboutira lui aussi.

Il y a, pour l'heure, de luxueux objets, étrangement photographiques, offerts à notre regard. Des petits cailloux précieux posés là comme autant de jalons, qui nous porteront au bout du voyage.

Finalement tout est affaire de chimie.

Fabien Vernois



Il y a l'envie réflexe de rendre compte et donner à voir, mais pas seulement...

Il y a l'envie aussi de réciter le voyage dans une grammaire nouvelle, écrire pour le coup, bien plus que transcrire. Telle est la mesure du défi photographique.

Mais à y bien réfléchir, "rendre compte" n'est pas le terme juste.

Au contraire, il y a la volonté du photographe de se sortir du temps, de brouiller les repères.

L'enjeu photographique est ainsi de briser les effets d'un longue habitude et s'abstraire du roulis quotidien.

Il y a la possibilité offerte de l'instantané et des expérimentations avec le Polaroid 669, gloire des studios avant le déferlement des images numériques et l'avènement des pixels.

L'alchimie

Il y a le désir du photographe, trouvant son objet par la grâce d'une technologie perdue, une chimie du siècle dernier qui fit le succès du nom.

Il y a les transferts sur papier Canson.

Il y a les essais, quelques gaspillages, sans doute, et le calage d'une graphie unique.

Il y a la traque alors des quelques boîtes de Polaroid dont la valeur augmente proportionnellement à la raréfaction progressive des stocks.

Musée

Cour du cloître, salles rez-de-chaussée (entrée libre)

Du 23 juin au 16 septembre : 10 h à 12 h et 14 h à 18 h, fermé le mardi

Robert Charles Mann

Then Came Now...

Dès que Robert réalisa, à l'âge de huit ans, son premier tirage dans le labo de son père, il comprit ce que le monde de la photographie avait de magique et cela avant même de faire sa première prise de vue.

Né en 1960 aux États-Unis d'Amérique, d'une mère pianiste concertiste et d'un père photographe, Robert Charles Mann a grandi dans un univers artistique.

L'influence de son environnement familiale l'entraîne à entreprendre de front, des études musicales et photographiques. Il suit des cours de musique à l'Université d'État de l'Ohio où il obtint, en 1980, un diplôme en Théorie et Performance à l'Institut de Musique à Hollywood, Californie.

Il poursuit ensuite des études d'astronomie, de photographie et de composition de musique contemporaine. En 1990 il obtient le diplôme « Platinum Printing » (tirage platine) du Maine Photographic Workshop à Camden, Maine. Puis en 1992 un diplôme de Pigment Printing (tirage au charbon) du Fine Print Studio du Musée de Düsseldorf.

Au cours des années 80, il participe à de nombreux projets qui le conduisent à participer au Art Club, qui soutient la réalisation de spectacles musicaux d'avant garde à Los Angeles. Il reprend ses travaux de tirage photo (graphique) et se met à son compte pour financer ses divers projets artistiques.

Rapidement, il devient un des tireurs les plus recherchés, il dirige le studio et assiste Herb Ritts pendant deux années. Il collabore avec Helmut Newton, Mary Ellen Mark, Peter Lindbergh, Sheila Metzner, Dennis Hopper et tant d'autres. Dans le même temps, il occupe le poste de photographe en chef du magazine Exposure. Il produit aussi, d'innombrables tirages pour les Éditions Twelve Tree & Twin Palms, ainsi que pour Hollywood Archives.

Depuis ces vingt dernières années, Robert Mann a tiré plus d'un million de photos!

En 1989, ayant établi une solide réputation internationale de photographe et de tireur, il s'installe à Paris où il réside aujourd'hui. Il continue de collaborer avec de nombreux photographes tout en produisant ses propres images. Pour réaliser ses photos, il n'utilise plus qu'une sténopé (l'appareil photographique sans objectif).



Robert Mann a récemment travaillé avec Brad Pitt ; un reportage photographique sur le quotidien du couple Pitt-Jolie pour le magazine « W ». Il a continué sa collaboration avec Brad Pitt en tirant les nombreuses archives de l'acteur. Brad Pitt a acquis 11 grands tirages des séries « Orbit » & « Flowers ».

Il est représenté par Arno Ferrié à Paris, Chris Kewbank à Londres, Stock That Doesn't Suck à Toronto et Charles Nes à New York ; ses photos sont aujourd'hui dans des collections internationales privées et publiques.

Aline Manoukian,
commissaire d'exposition

Courtesy Brad Pitt

Musée

Cour du cloître, salles rez-de-chaussée (entrée libre)

Du 23 juin au 16 septembre : 10 h à 12 h et 14 h à 18 h, fermé le mardi

J'espère partager avec la personne qui regarde mes photos une expérience riche et onirique, un point de référence à partir duquel explorer les âmes. Pour atteindre ce but j'utilise plusieurs appareils photo sans objectif. Le sténopé a la particularité de suggérer l'objet plutôt que de le représenter. Cette suggestivité comporte un profond mystère, que l'on ne découvre pas à la surface de l'image mais plutôt dans sa singulière représentation.

Lorsque je mêle cette technique et mon choix de sujet, la photo "respire" et devient un environnement métaphorique. La singularité de la photo au sténopé réside dans des temps de pose très longs, de quelques secondes à plusieurs heures. Cette exposition en continu produit des effets que l'oeil ne peut percevoir. Des sujets en mouvement deviennent translucides, du fait de leur qualité vibrante, d'autres seront peut-être complètement invisibles. Des objets inclus pendant la prise de vue seront invisibles sur le tirage final.

La série « Réflexion » est une expérience aussi bien dans la méthode que dans son concept. Utilisant l'idée que l'eau en mouvement et une longue exposition produit une accumulation d'images, je pointe la camera vers la surface de l'eau en opposition direct avec la lumière du soleil. Debout dans l'eau, je découvre à la surface des formes de réflexions solaires, poussées par les courants et les objets immergés. En utilisant un filtre rouge, la réflexion forme une forme abstraite sur un fond opaque. Ces photos ne sont pas que de simples abstractions, leurs origines sont intégralement organiques. La série « Head » a été photographiée avec un sténopé fabriqué à la main, utilisant du film 4x5 inch et un filtre orange. Je dirige le sujet et chorégraphie ses mouvements pendant une longue et unique pose de deux minutes. Le résultat n'est pas un montage de plusieurs portraits mais plutôt une performance singulière puisque le sujet change de position pendant l'exposition et accumule ainsi différentes images sur un seul plan-film. La peinture de Francis Bacon fut une inspiration pour cette série. La série « Window » a été photographiée avec un sténopé fabriqué à la main, utilisant du film 4x5 inch et inspiré par une fenêtre du XVIII^e siècle, trouvée dans mon grenier. Cette fenêtre m'a servi de support et d'inspiration pour cette série d'images que je continue de produire. Mon intention est de donner au public, une conscience du voyeur qui vit en chacun de nous.

Mon travail ne fait appel qu'au seul procédé analogue ; Je n'utilise pas Photoshop ! Tous les tirages sont exécutés sur du papier fibre baryté chlorobromure d'argent ou du lin photo-sensible, révélé avec un développeur lithographique qui produit cette couleur unique et fait ressortir à la surface de l'image les fibres du support.

Un tirage peut être réalisé de mille façons différentes. Le choix des matériaux, la qualité tactile du tirage sont très importants. Le tirage entre pour moitié dans la conception de la photo. Des décisions conscientes engendrent des effets inconscients. Le monde du tirage dans son ampleur n'a d'égal que le monde de l'image.

Il entre un nombre infini de paramètres et de variables dans la réalisation d'une image et parfois ils produisent une grande et forte émotion.

Robert Charles Mann

Frédéric Froger

« Le Golf Autrement »

Frédéric Froger photographe spécialisé dans le golf et la photo panoramique nous emmène sur les parcours qui l'ont le plus marqué. Son travail est une invitation à découvrir des paysages surprenants et souvent peu accessibles où une nature refaçonée par l'homme conserve toute sa poésie. Pour l'anniversaire du Figaro Golf, Frédéric Froger a proposé cette collection de 23 photographies inédites intitulées « Le Golf Autrement ». De notre collaboration avec la Galerie Le Figaro est née cette exposition présentée dans le parc du château de Vendôme. La passion de la photographie naît souvent d'une rencontre. Pour Frédéric Froger c'est un instituteur qui la lui a transmise. À onze ans, les premiers clichés apparaissant dans la chimie des bacs furent la révélation ! Quelques années plus tard, un concours remporté à 18 ans et un premier scoop à New York pendant la grève des contrôleurs aériens en 1981 à 20 ans, et c'est le début de sa carrière de photographe qui commence. L'autre passion, celle du golf, le conduira à s'occuper de la rubrique golf du quotidien L'Équipe et au lancement du magazine Golf européen. Le passage au numérique relance sa vocation première. Depuis quelques années, il photographie les compétitions à travers le monde. Frédéric Froger nous fait partager ici ses émotions, ses instants magiques avec des images le plus souvent saisies à la lueur du petit matin.

Seul Français photographe membre de l'European Tour, Frédéric Froger évolue depuis le début des années 2000 sur les parcours du monde entier.

Pour suivre les grandes compétitions internationales, et capter les images des destinations golf les plus typiques, Frédéric Froger fait deux fois le tour du monde par an, il couvre une quinzaine de tournois et enchaîne une vingtaine de destinations touristiques, « Cela représente environ 30 semaines de déplacement. Parce qu'il y a des golfs partout dans le monde ! » souligne-il.

Frédéric Froger est aussi un spécialiste du format panoramique.

L'idée est arrivé sur un golf où les moyens techniques habituels ne suffisaient plus à photographier ce qu'il voyait.



C'était il y a 3 ans à Blue Canyon Phuket. Il réalise alors huit clichés qui seront ensuite assemblés pour ne former qu'une seule image.

Pebble Beach, Cypress Point, Spyglass Hill, Royal Colombo, Bandon Dunes des noms qui font rêver... cette Promenade vers les plus beaux golfs du monde vous surprendra par la diversité des lieux où ils ont été installés, des déserts arides de l'Arizona au Victoria Golf Club au Sri Lanka .

Odile Andrieu

Avec le soutien de



Parc du château

Exposition extérieure

Du 23 juin au 16 septembre, jusqu'à la tombée de la nuit

Christine et Michel Denis-Huot

Migration

C'est en Afrique de l'Est que se déroule une des dernières grandes migrations de mammifères au monde : celle des gnous.

Un jour, comme mues par un signal caché, les bêtes groupées dans les plaines du Serengeti se mettent en marche vers le nord dans de grands nuages de poussière, poussées par une force irrésistible. Elles cheminent lentement, tête basse, dans un concert de meuglements. Certaines files d'animaux peuvent atteindre 40 kilomètres de long sans interruption ! Parfois, des bêtes se mettent à courir, comme prises de folie, puis s'arrêtent, sans raison. Dans les immenses troupeaux les cris confondus de toutes les bêtes forment une rumeur qui s'entend de très loin. Les seuls liens entre les bêtes sont ceux qui unissent les mères et leurs jeunes. La multitude apporte une forme de sécurité et de protection à chacun. Cet exode qui s'étend sur près de 1 500 kilomètres aller et retour est une épreuve semée d'embûches pour les herbivores et, à l'opposé, une aubaine pour les prédateurs. L'un des principaux obstacles du parcours migratoire est la traversée de la rivière Mara au Kenya. Les gnous la franchissent en des points très précis qui sont souvent de petites falaises abruptes, et des centaines d'animaux se noient ou sont piétinés à chaque traversée. À l'origine, ces points de passage étaient sans doute faciles. Mais l'érosion des sols et le piétinement répété, année après année, les ont transformés en petites falaises. Pourtant, rien n'arrête les bêtes dans leur besoin de migrer, ni l'encaissement de la rivière, ni les courants.

Les premiers gnous hésitent à traverser la rivière. Ils avancent dans les buissons qui bordent l'eau, puis remontent dans les plaines. Ceux qui font demi-tour bousculent les autres. Leur valse-hésitation peut durer plusieurs heures et même des jours entiers. Quand les premières bêtes se décident à traverser la rivière Marra, la multitude des suivants les pousse vers l'avant et ils doivent sauter à l'eau. Les jeunes, séparés de leur mère, lancent des appels angoissés. D'autres rebroussement chemin, ajoutant à la confusion.

Une fois que les premiers ont démarré, les troupeaux ignorent totalement ce qui se passe autour et toutes les bêtes suivent comme prises de frénésie.



Cette masse d'animaux lancés vers l'inconnu est extraordinaire. Quand le niveau de la rivière est haut, les jeunes qui traversent se débattent dans les eaux tourbillonnantes. Ils crient, séparés de leur mère par le courant et la foule des autres bêtes.

Tous les ans, certaines traversées de la Mara provoquent des centaines de morts, mais la rivière est nettoyée rapidement par les nombreux crocodiles, les vautours, ou les poissons-chat qui profitent de l'aubaine. Mais certaines années, le « nettoyage » naturel de la rivière est impossible tellement le carnage est grand !

L'arrivée des gnous au Masai-Mara change complètement la vie dans les vastes étendues d'herbes hautes ; en les piétinant et en les broutant, ils les transforment en pâturages d'herbe rase fort appréciés des autres herbivores. Ces étranges gnous conditionnent la vie des autres animaux avec lesquels ils partagent l'écosystème. Ils se déplacent alors en fonction des orages, traversant et retraversant la rivière. Puis, en octobre ou même parfois avant, ils repartent en sens inverse. Pourquoi rentrent-ils alors que les pluies leur permettraient de rester sur place ? Une des réponses se trouve sans doute dans la différence de qualité des herbes.

La migration des gnous est liée aux besoins alimentaires ; son histoire est au moins aussi ancienne que celle de l'homme. C'est une quête perpétuelle de pâturages verts et d'eau. Elle dépend totalement du régime des pluies. Aussi n'est-elle jamais précise dans ses dates ni dans la forme qu'elle prend. Aucune migration ne ressemble à une autre.

Merci à Chantal Soler

Avec le soutien de

PHOTO

Parc du château

Exposition extérieure

Du 23 juin au 16 septembre, jusqu'à la tombée de la nuit

LiliRoze

Vanités

LiliRoze est née à Genève le 29 avril 1972. Sa passion pour la photo débute très jeune, animée par la découverte des images de son père, mais c'est seulement après une licence en économétrie qu'elle décide de s'y consacrer entièrement. Elle s'installe à Paris et sort diplômée de L'ENS Louis Lumière en 1997. Elle assiste à ses débuts de nombreux photographes.

LiliRoze nourrit son travail de ses voyages, des couleurs, des ombres et des hommes qu'elle croise au hasard d'un regard ou d'une rencontre inopinée. À la lumière descendante, à la chambre de son appareil, proche de la confidence, elle transcende l'intimité comme un tableau qui revient, ou ressurgit au fil des siècles. Lauréate en 2011 du prix de la meilleure photographie de l'année, catégories mode et nature morte (APPPF), elle travaille aujourd'hui comme photographe indépendante et poursuit sa recherche personnelle. Son travail a été récemment exposé au Brésil, en Chine et au Maroc. Son premier livre, *Fol Amour*, vient de paraître aux éditions de la Martinière. Elle est représentée par Hortense Baguenault de l'agence Art & Brand (www.artandbrand.com), et par Dominique Charlet (www.charlet-photographies.com) pour la partie artistique.

« On ne photographie pas ce que l'on voit, mais ce que l'on ressent. »

Des contours imprécis, des flous résonnants comme un écho, que l'on reconnaît comme la trace d'un rêve que l'on a déjà fait. Une démarche proche de l'hallucination, aux abords de la révélation inconsciente, l'évidente clarté ou alors son ombre, toujours plus dense et plus fragile. Tout se concentre en une seconde d'abandon où la grâce et l'intime se conjuguent en un geste suspendu au vol du temps.

Nathalie Rose



Orangerie du château

Du 23 juin au 2 septembre: 14h30 à 18h30, fermé le mardi

Du 8 au 16 septembre: seulement le week-end, de 10h30 à 18h30

Elsa Palito

Des promenades commerçantes à celles photographiques

« J'ai reçu cette commande de portraits des commerçants du Loir-et-Cher pour les Promenades Photographiques de Vendôme en période d'émulation politique et dans un contexte économique compliqué. Les visages ne sont pas toujours graves pourtant, dans la proximité du commerce et de l'accueil.

Comment approcher les commerçants, les représenter, les soutenir, quand la rengaine du pouvoir d'achat dégingolant vole sur toutes les lèvres ? J'ai alors choisi de vagabonder au gré des rencontres et de construire avec eux ces photographies. De saisir ce qu'ils avaient envie de me donner, de leur laisser la parole, les faisant s'exprimer au sein de leur lieu de travail, à travers le jeu de leur corps habitant les espaces, les produits qu'ils vendent, sollicitant l'imaginaire. Écouter les marchands, saisir leurs pieds de nez faits à cette crise ou photographe leurs inquiétudes lorsqu'ils ne parviennent pas à en sourire. Ces images peuvent être humoristiques, classiques, vivantes. Elles sont diversifiées, au gré de l'envie des sujets photographiés, de ce qu'ils ont choisi d'accorder comme image pour être esquissés, de leur place de commerçants, derrière leur comptoir ou entre les murs de leur boutique. Elles sont une des facettes de leur métier.

Le commerce est échange, rencontre, accueil, écoute. J'ai pu éprouver cet aspect-là du métier pour jouer avec eux le jeu incongru du portrait, de la représentation. Emprunter tous les codes de cet exercice qui se redéfinit à chaque rencontre. Casser la cohérence d'un point de vue pour toujours suivre le fil de l'humain.



Nous avons construit ensemble ces images en vue de l'exposition autour du lieu symbolique qu'est le marché couvert, central dans la jolie ville de Vendôme. Des vins espagnols aux asperges régionales, en passant par la grande entreprise ou la restauration fine, le commerce se dessine à plusieurs pour répondre à des besoins et envies. Il est circulation et communication. Les marchands répondent à des demandes particulières avec un souci permanent d'amabilité, de promotion de ce qu'ils vendent, de proposition, de nouveauté, d'échange avec leur clientèle. Ils sont acteurs du quotidien de chacun, créent du lien, développent la proximité et proposent une ouverture vers l'ailleurs ; « L'histoire du commerce est celle de la communication des peuples », Montesquieu, *Esprit des Lois*, XXI, 5.

Elsa Palito

Avec le soutien de



Marché couvert

Exposition extérieure

Du 23 juin au 16 septembre

Jean-François Rauzier

Panthéons

À une époque de crise économique et politique où les sociétés font face à de grandes problématiques et doivent construire de nouveaux modèles, la question de la place de la culture se pose plus que jamais. Vaste sujet, on semble parfois en oublier les valeurs primordiales au profit de débats politiques. Pourtant, au-delà de ces questions, l'idée de culture générale relève d'autres ambitions plus essentielles et profondes. Bien plus que contenir les gens dans un cadre économique et social, c'est un moyen puissant de sortir de l'enfermement, de se situer dans le monde et de le comprendre. C'est un bagage indispensable pour se situer face aux grandes questions personnelles et collectives que tout citoyen doit se poser tout au long de sa vie. Plus qu'une liste de connaissances établies, c'est un outil à générer de la connaissance future et une invitation à se poser en permanence des questions afin de se donner les moyens d'une liberté.

Le travail de JF Rauzier s'inscrit totalement dans cette définition de liberté. A travers Panthéons, il présente un corpus d'œuvres dans lesquelles il rend alors hommage aux arts majeurs. Animé par une curiosité sans limite ainsi que par son intérêt pour les cultures savantes et populaires, il évoque et revisite toutes ces notions au sein de ses œuvres photographiques. Ce photographe amoureux de connaissances, créateur de l'Hyperphoto, compose numériquement des mondes oniriques rendant hommage à l'architecture, la littérature, la musique, au cinéma, au théâtre et aux beaux-arts.

Un monde hors limite, par Elisabeth Couturier

Les photographies grand format de Jean-François Rauzier transfigurent le réel. Elles imposent leur obédience frontale et invitent à effectuer une traversée inédite du visible. Distordant la vision euclidienne, juxtaposant plans d'ensemble et détails, elles proposent une approche plastique qui rompt avec le point de vue unique de la Renaissance. Mais surtout, ces évocations panoramiques placent l'homme contemporain au cœur d'un réseau vertigineux de connaissances qui le rend maître d'un nouvel espace-temps dans lequel cohabitent le macrocosme et le microcosme, le virtuel et le concret, le rationnel et l'imaginaire.

Lorsqu'il a créé, en 2002, ce qu'il appelle ses hyperphotos, Jean François Rauzier, alors photographe

Chapelle Saint-Jacques

Rue du Change

UNIQUEMENT du 23 juin au 16 juillet: 14h30 à 18h30, fermé le mardi



reconnu, cherchait à restituer une approche différente du motif. Sa quête: « voir à la fois plus large et plus près, arrêter le temps et pouvoir examiner tous les détails de l'image figée ». Autrement dit, et pour emprunter au langage cinématographique, auquel son travail fait souvent référence, réaliser, en même temps, un panoramique à 180° degrés et un zoom ultra-serré. Pourquoi? Pour mettre en avant, entre autres, ce qui échappe à l'œil, à la conscience, à la raison. Et trouver le ressort caché d'une intrigue qui se présente, à tous, dans son aveuglante vérité, comme c'est le cas dans le film d'Antonioni « Blow-up », ou dans le roman d'Edgar Poe « La lettre volée ».

« Fabriqués » par l'artiste sur ordinateur à partir de centaines de clichés pris sous tous les angles et au téléobjectif, ces montages fourmillent d'objets incongrus ou étonnants. Ils projettent, en une sorte de cinéma scope, leur illusoire vraisemblance: « j'ai veillé, pour cela, à respecter les ombres, les reflets, les défauts de la réalité », précise leur auteur. Certaines de ces reconstitutions peuvent atteindre 2 millions de pixels et 30 GO! Un savoir faire qui permet, par exemple, de restituer comme dans « Coquelicots », l'amplitude d'un champ de blé et la vie des insectes qui grouillent entre les brins d'herbe ou encore, dans « Paris » de balayer un quartier de buildings du XV^e, la nuit, en pénétrant dans l'intimité des appartements dont les fenêtres sont éclairées.

« Aucun objectif ne peut fournir, en une seule prise, cette netteté que j'obtiens en assemblant 200 photos », explique l'artiste qui travaille sur écran, comme un peintre sur sa toile. Il détoure, redessine et assemble, à la palette numérique, les stocks de troncs, de branches, de feuilles et autres objets et éléments collectés, patiemment, in situ, quand un lieu lui inspire un futur scénario, fantastique, bizarre ou baroque. Inventer des histoires, déployer des visions suraturelles, entraîner le spectateur dans les méandres de ses rêveries, telle est, en définitive, son objectif. Son pari? Modeler le monde à l'image de ses phantasmes, de ses désirs, de ses interrogations, et retrouver la magie et l'étrangeté des contes ou des légendes avec les outils du XXI^e siècle. Une manière originale de passer du singulier à l'universel et de conjuguer le présent à tous les temps.

Courtesy L'Art en Direct

Claudia Imbert

Famille incertaine - Prix Arcimboldo 2012

Née en 1971, Claudia Imbert a été formée au MIAMI Dade College, USA, à l'École Supérieure de Réalisation Audiovisuelle de Paris. Elle a notamment été lauréate de la Bourse du Talent BNF Paris en 2007, mention spéciale du Prix Lucien et Rodolf Hervé en 2008 et lauréate du prix Jeune Création 2011.

Le jury de la quatorzième édition du Prix Arcimboldo a récompensé le travail de Claudia Imbert « famille incertaine ». Décerné par l'Association Gens d'Images et son partenaire la Fondation Swiss Life, le Prix Arcimboldo est le seul consacré à la création photographique utilisant les outils numériques. Il reçoit le soutien du Ministère de la Culture et de la Communication.

Par un travail sensible de mise en scène et une maîtrise achevée de l'outil numérique, Claudia Imbert renouvelle la chronique de la vie quotidienne dans l'univers indicible de la banlieue que l'auteur définit comme « le théâtre des familles ». Armelle Canitrot, responsable service photo et critique à La Croix, qui a parrainé ce travail, explique « ni tableaux idylliques, ni critiques à charge contre la famille, ces images évoquent plutôt l'ambiguïté de la vie familiale, prise entre la promesse d'un cocon sécurisant et le risque d'un étouffant carcan. »

La Fondation Swiss Life a été créée en 2009 dans le prolongement de l'engagement de Swiss Life en faveur du développement durable et de la responsabilité sociale de l'entreprise. Elle soutient des actions d'intérêt général sur trois axes fondamentaux: la santé durable, l'art en partage, et l'aide aux collaborateurs Swiss Life dans leurs projets de solidarité. Elle le fait avec la volonté de rapprocher dans ces différents domaines ses partenaires.

www.swisslife.fr



*La famille incertaine © Claudia Imbert
Courtesy Galerie Marie Cini*

L'association GENS D'IMAGES, fondée en 1954 par Albert Plécy, regroupe tous ceux qui, à titre privé ou professionnel, sont concernés par les images fixes ou animées quels que soient leurs supports... Ils sont des créateurs, des producteurs, des diffuseurs, des conservateurs, des utilisateurs, des chercheurs, qui se retrouvent pour parler de leurs métiers, de leurs expériences, de leurs recherches. C'est ce brassage de points de vue divers qui fait l'originalité de leurs rencontres.

L'association décerne depuis 1955 les prix Niepce de la photographie et Nadar du livre photographique et depuis 1999 le prix Arcimboldo de la création d'Images Photographiques Numériques.

www.gensdimages.com

Chapelle Saint-Jacques

Rue du Change

UNIQUEMENT du 23 juin au 16 juillet: 14h30 à 18h30, fermé le mardi

Alexis Cordesse

Border Lines - Prix Arcimboldo 2011



Point de rencontre
Femme palestinienne et colon juif, Hébron, vieille ville,
Territoires palestiniens, 2009.

Par Michel Poivert.

Les travaux regroupés sous le titre *Border Lines* ont été réalisés lors de séjours en Israël et dans les territoires palestiniens. La mise en œuvre de ces images fait foncièrement appel aux technologies numériques; basées sur un montage au format panorama, les images entretiennent avec la réalité un rapport utopique et descriptif.

Les scènes ont toutes été observées à partir d'une topographie précise, mais selon des temporalités différentes. Ainsi, dans le même lieu, les désaccords de temps se trouvent re-synchronisés par l'image et ses coutures laissées apparentes; la terre sainte devient un espace de rencontres possibles, de scènes imaginées tout en restant présente dans sa réalité topographique.

Retravaillées par calques successifs, les prises de vues fonctionnent comme un carnet de croquis et de notation visuelle. Le travail numérique n'est pas mobilisé pour produire une gamme d'effets mais pour requalifier le réel, il s'agit donc d'un usage profond du numérique qui conditionne un rapport au monde. Le monde dont Cordesse nous parle ici, en ces lieux si symboliques et généralement pris dans les stéréotypes médiatiques, est une grande scène où le quotidien rejoint les enjeux historiques des civilisations qui s'y côtoient.

L'artiste exerce ainsi, à partir des problématiques de traitement de l'image, une pratique qui se tient à mi-chemin entre la réflexion sur la responsabilité des photographies et sur le potentiel imaginaire qu'elles déploient. Attestant, s'il en était encore besoin, que les arts du numérique sont sortis du temps de l'exploration candide de leur ressources expressives pour se muer en de véritables instruments d'innovation créatrice.

BORDER LINES

Israël, Territoires palestiniens, 2009-2011

Border Lines regroupe un ensemble d'images à caractère documentaire mises en forme grâce aux technologies numériques. Réalisées à partir de photographies prises en Israël et dans les territoires palestiniens, elles témoignent du morcellement d'un territoire où les frontières, tangibles ou invisibles, se superposent et se croisent. Omniprésentes, elles déterminent les espaces et les hommes dans une région du monde devenue le théâtre d'une actualité permanente, une actualité dont les moindres soubresauts engagent les valeurs de civilisation de l'Orient et de l'Occident. Tout y est à la fois séparation et saturation.

Je choisis des lieux de l'espace public caractérisés par la présence de frontières, qu'elles soient politiques, historiques, sociales ou bien identitaires. En fonction de la topographie de chacun de ces lieux, je décide d'un point de vue, et réalise, dans la durée (de quelques minutes à plusieurs heures), des photographies instantanées des espaces et des personnes qui les pratiquent. Puis, j'assemble et superpose, par ordinateur, des fragments d'images, de manière plus ou moins perceptible. Les images obtenues sont des montages au format panorama qui empruntent aux genres de la scène de rue et du paysage. Les espaces ainsi recomposés fonctionnent selon leur propre temporalité. Tout y est à la fois vrai et faux.

Alexis CORDESSE

Courtesy Gens d'Images,
Fondation SwissLife

Chapelle Saint-Jacques

Rue du Change

UNIQUEMENT du 23 juin au 16 juillet: 14h30 à 18h30, fermé le mardi

Exposition collective

Philippe Andrieu, Thierry Arensma, Jacques Borgetto, Romain Carreau, Pomme Célaré, Catherine Chevallier, Pierre Chiquelin, Sophie Chivet, Geneviève Delalot, Baptiste de Ville d'Avray, Flore, Eric Franceschi, Jean-Marie Heidinger, Hélène Jayet, Ulla Lohmann, Joseph Melin, Michel Monteaux, Henricke Stahl, Gérard Uféras, Pascal Xicluna

Les vacances

Entendre les abeilles voler, couchés dans l'herbe sur le carré de lin blanc, le livre nous glisse des mains, les yeux se ferment, l'odeur de l'herbe, de la terre et du fusain mélangés, le soleil et une légère brise qui nous caresse le visage.

Se laisser porter au gré des souvenirs des années passées, lorsqu'enfants nous nous retrouvions dans la grande maison et où les heures s'éternisaient à la sieste inutile; on s'ennuyait et on faisait appel à l'imaginaire, on se racontait des histoires à voix basse pendant que les parents goûtaient une autre sieste, celle que plus tard, adulte nous aussi apprécierions...

Cueillir le matin, toute couverte de rosée une tomate cerise, entendre au loin le coq chanter et sentir sur son cou un rayon de soleil prometteur, ramasser quatre mirabelles, un baiser sur l'épaule, se dire que le bonheur existe...il fait beau ce matin!

Les pieds dans l'eau, le maillot de bain rempli de sable, les cheveux ébouriffés par le vent de la mer, le goût du sel dans la bouche, une favouille qui se planque pour échapper à la poêlée de ce soir, on mangera quand même des tellines...

Assise à la terrasse du café, le calme de la montagne et très haut dans le ciel un avion qui passe... sans bruit...

Au bord de l'eau, au bord de cette île lointaine, quand le soleil se couche « tu as vu le rayon vert » disait mon père très fier... oui je répondais... mais je n'avais rien vu, plus tard: « tu as vu là haut c'est la croix du sud » oui je répondais... mais je ne la trouvais pas, mais je voyais le ciel et je voyais la mer, il était heureux c'était ça aussi les vacances...alors la petite musique doucement revient...

« Sur la plage abandonnée

Coquillage et crustacés

Qui l'eût cru déplorent la perte de l'été

Qui depuis s'en est allé

On a rangé les vacances

Dans des valises en carton

Et c'est triste quand on pense à la saison

Du soleil et des chansons



© Henricke Stahl

*Pourtant je sais bien l'année prochaine
Tout refleurira nous reviendrons
Mais en attendant je suis en peine
De quitter la mer et ma maison... »*

Avec tendresse et poésie vous retrouverez les photographies de ceux dont vous avez pu apprécier le travail depuis huit ans ou que vous retrouverez dans les années prochaines.

Ils se sont prêtés au jeu: « les vacances vues par... » Parce que des liens se sont tissés et que c'est un très grand plaisir de réunir à nouveau à Vendôme dans La rue du Change la grande famille de promeneurs...

Odile Andrieu

* La Madrague,
texte Laurent Voulzy
pour Brigitte Bardot

Rue du Change

Exposition extérieure

Du 23 juin au 16 septembre

ARTS

LA CULTURE DÉBORDE, LE **NOUVEAU** **TÉLÉRAMA** AUSSI

Le monde bouge. Pour vous, Télérama explose chaque semaine, de curiosités et d'envies nouvelles.



Illustration : Sammy Stein - LES OUVRIERS DU PARADIS / UNITEO

Plus de débordements sur telerama.fr

www.promenadesphotographiques.com

Télérama

Chaque mercredi chez votre marchand de journaux

